

Francophonies d'Amérique



Présentation

Paul Dubé

Numéro 15, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1005189ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1005189ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Dubé, P. (2003). Présentation. *Francophonies d'Amérique*, (15), 1–6.
<https://doi.org/10.7202/1005189ar>

PRÉSENTATION

FRANCOPHONIES D'AMÉRIQUE

Paul Dubé
Université de l'Alberta

Que ce langage soit à la fois critique et « solidaire » – une *solidarité* à laquelle François Paré (p. 33) et Benoît Cazabon (p. 25) en appellent à leur façon. Un langage critique qui refuse ce que Bourdieu nomme l'« impérialisme de l'universel » et dont l'éthique qui le guide serait fondée sur le « souci des conséquences ». Qu'il s'agisse d'une éthique qui fait du chercheur « un acteur solidaire du monde qu'il habite et de ses "voisins", les autres habitants, et qui ne peut donc être indifférent » (Piron, p. 133). D'une éthique qui l'arrache aux illusions du scientisme stérile et dominateur, et qui, si elle lui interdit l'indifférence au monde, ne l'y enferme pas non plus – « la solidarité, écrit Piron, est à la fois distance et proximité » – ce qui lui permettra de « réhumaniser » son projet de connaissance. À la lumière des conclusions préliminaires de cet examen de la science sociale en milieu minoritaire, une telle *réhumanisation* ne signifie pas autre chose que la quête d'un *rapport différent à la dépossession culturelle*, et la promesse, pour les cultures minoritaires, de « l'avènement d'une vision renouvelée du savoir » (Paré, p. 78).
Mourad ALI-KHODJA dans le premier article du présent numéro.

Le répertoire de textes que *Francophonies d'Amérique* offre à son lectorat ainsi qu'aux chercheurs et chercheuses toujours à l'affût de nouvelles pistes d'étu-

des et de réflexion dénote une loyauté à son mandat de la première heure. En effet, les quatre grandes régions y sont encore une fois représentées – l’Acadie, l’Ontario, l’Ouest canadien et les États-Unis – au sujet desquelles paraissent des articles qui dévoilent l’éclectisme habituel des objets d’étude passés au crible de l’analyse – approfondissant certains déjà abordés ici et ailleurs, ou faisant œuvre de pionniers –, toujours dans le but de faire avancer la connaissance de nos communautés francophones semées à travers terre et mer d’Amérique...

Depuis quelques années, la revue aborde la réflexion par un texte qui, dans certains cas, donne le ton à l’ensemble suivant la thématique établie et qui, comme celui de cette année, nous met sur des pistes inusitées grâce à l’originalité de son positionnement face à une problématique quelconque. Le sociologue Mourad Ali-Khodja de l’Université de Moncton nous procure cette réflexion « Pour une science sociale de l’exiguïté : bilans et enjeux de la connaissance en milieu minoritaire » où, s’inspirant du livre bien connu de François Paré, il transpose aux sciences humaines et sociales certains paradigmes que Paré a définis pour les « petites » littératures. Ali-Khodja dresse les paramètres d’une profonde interrogation de son objet en passant par les bilans déjà effectués comme point de départ, ceux-ci étant ensuite confrontés aux débats actuels qui traversent les sciences humaines et sociales, et termine par une exploration « d’autres voies possibles à une conception plus féconde de la science sociale en milieu minoritaire ». Cette « volonté de dépasser les frontières institutionnalisées du savoir » procure une réflexion d’importance capitale pour toutes études en milieu minoritaire ; le passage cité en exergue de cette présentation nous donne d’ailleurs un échantillon du souffle qui l’anime.

Les premières images de l’Acadie dans ce numéro sont véritablement des images, aussi spéciales soient-elles, comme l’annonce Chedly Belkhodja dans son article sur une grande industrie de l’Atlantique : « Les fabricants d’images : le tourisme dans la région du Canada atlantique ». Il n’y a pas que des chiffres mirobolants à assigner à l’industrie du tourisme, surtout quand celle-ci est devenue une industrie de pointe, « une bouée de sauvetage à l’économie », comme c’est le cas pour les provinces de la région. Belkhodja nous fait voir le pendant de cette réalité, celui du tourisme comme fabricant d’images et de représentations qui inscrit la réalité touristique dans l’imaginaire de la mondialisation, façonnant le territoire en images à consommer, accentuant une dichotomie entre l’image et son référent, et contribuant ainsi à une reconfiguration du réel. Ce qui débouche sur la « construction d’un nouvel espace de sens qui n’est pas politique mais plutôt économique et ethno-romantique ». L’auteur interroge cette problématique dans le cadre de la « mondialisation culturelle » dont le débat se poursuit avec vigueur dans cet article.

« Jeunes Acadiens en situation de précarité : des blessures qui marquent les corps et les esprits », un titre qui suffit presque à résumer le contenu de l’article de Paul Grell. À partir d’un échantillon d’enquêtes quantitatives et d’entretiens biographiques, l’auteur nous propose un portrait d’ensemble de la situa-

tion des jeunes Acadiens et Acadiennes entre 21 et 27 ans qui ont connu des difficultés scolaires et qui sont entrés dans le monde du travail. Son but est de montrer comment ces jeunes « négocient » cette entrée et « cherchent à donner un sens à ce qui leur arrive ». Même si l'auteur a éliminé les cas extrêmes pour s'en tenir aux cas exemplaires de « l'ensemble catégoriel », c'est-à-dire à ceux qui s'en tirent plutôt bien mais qui restent dans la catégorie, la situation n'est que lourde et pénible, « injuste » comme le déplore un des participants à l'étude qui ajoute laconiquement : « Si ça continue, on va s'en aller dans un drôle de monde ». Ainsi nous apparaît le dessus d'une profonde fragilisation de l'humain – non limitée à la région comme tout le monde le sait – dont l'auteur identifie séquelles et retombées dans la synthèse de la fin.

L'article de Manon Laparra cherche ce que le titre indique clairement : « Les représentations de la France dans les discours et sermons des conventions nationales acadiennes, de 1881 à 1937 », c'est-à-dire durant la période qui suit les cent ans de silence après la Déportation. Ces conventions nationales deviennent des occasions pour les Acadiens dispersés de « définir à nouveau les constituantes de leur identité pour mieux affirmer leur existence en tant que peuple et nation ». D'où la nécessaire référence à la mère-patrie, cette France qui, comme le montre Laparra, n'est pas celle attendue, c'est-à-dire le pays contemporain, mais une autre France qui correspond davantage à l'idéologie ambiante qui/que façonne cette Acadie renouvelée. Laparra nous mène avec dextérité dans les dédales de ces discours comme aux conclusions qu'il faut en tirer.

Linda Cardinal ouvre la discussion sur l'**Ontario** sans pour autant exclure les autres communautés francophones, y compris le Québec. Comme elle l'explique d'entrée de jeu, son texte sur « les restes de la nation canadienne-française... » cherche à « poser des jalons en vue de comprendre le passage d'un discours national à un discours communautaire en milieu francophone hors Québec ». Partant d'une discussion dans le cadre des débats actuels sur le thème de la nation pour nous amener à « mieux comprendre comment la nation s'est faite ethnique, civique et dorénavant communautaire », l'auteure poursuit sa démonstration sur la façon dont « le passage de la nation à la communauté renvoie à une certaine représentation de la nation canadienne-française comme nation ethnique », comment les francophones hors Québec « dénouent » leurs liens avec la belle province et cherchent « un autre lieu de valorisation de leur identité », débouchant sur le communautaire et les conséquences politiques d'une telle situation. Peut-être plus lourdes qu'on serait porté à le croire...

Pierre Karch, pour sa part, nous plonge dans une lecture jungienne de *French Town* du dramaturge Michel Ouellette, œuvre qui s'est mérité le prix littéraire du Gouverneur général en 1994. Cette « lecture possible » nous offre une « étude psychocritique » intéressante en ce qu'elle pose comme méthode un parcours analytique, fondé sur des catégories jungiennes, qui porte fruit malgré la résistance de certains éléments à entrer dans la grille utilisée pour l'analyse. L'auteur termine en lançant la réflexion sur d'autres lectures, tout

aussi possibles selon lui, signalant encore une fois que les textes littéraires produisent des explosions de sens...

L'important « Portrait d'auteur » qui apparaît annuellement dans *Francophonies d'Amérique* nous fait connaître autrement le très connu Franco-Ontarien, Jean Marc Dalpé – lauréat, entre autres, de trois prix littéraires du Gouverneur général. Dans une interview menée avec complicité par Robert Dickson, nos interlocuteurs focalisent sur les œuvres multiples de Dalpé – en théâtre, poésie, roman et téléserie (en préparation) –, dont « les scories de l'écriture », ces « images, dialogues, thèmes, scènes, émotions et impressions » qui traînent dans l'imaginaire de l'auteur et qui sont à l'origine du *Chien* comme d'*Un vent se lève qui éparpille* publié dix ans plus tard. On y parle également de la « découverte de la puissance du langage », d'« écriture collective » pour le théâtre, de « poésie publique », de l'« innovation stylistique » pour *Un vent...*, cet ailleurs qui continuait à interpeller l'auteur. Il s'y glisse également des références autobiographiques à la jeunesse et au foyer bilingues de l'auteur, à sa découverte de la lecture dans une maison dépourvue de livres, à ses premiers poèmes à l'adolescence, ses influences littéraires (dont Proust et Faulkner), jusqu'à son travail comme professeur à l'École nationale de théâtre à Montréal... Fascinant.

La région de l'**Ouest canadien** fournit trois études sur la littérature. Que savons-nous de la production littéraire franco-métisse, de l'autoreprésentation dans les textes et de l'importance de l'héritage francophone pour l'imaginaire métis ?, demande Pamela Sing dans son article sur les « parlers ancestraux et avatars » dans la « production "littéraire" franco-métisse ». L'auteure s'engage à répondre à ces questions en auscultant « non seulement (les) récits racontés par ceux qui parlent le mitchif, qu'il s'agisse de la langue mixte ou de la variété dialectale métisse du français, mais aussi, (les) textes d'écrivains d'ascendance franco-métisse qui, d'une manière ou d'une autre, se réfèrent à la langue ou à la culture de leurs ancêtres francophones ». Ce faisant, elle nous entraîne bien au-delà de la scène littéraire en truffant son exposé de considérations d'ordre linguistique, sociologique et historique. Une véritable découverte de « lieux » depuis trop longtemps tombés aux oubliettes...

Fondant son analyse sur des essais journalistiques pas très connus et quelques nouvelles mieux connues, Jean Morency vient ajouter sa voix aux commentaires qui ont abordé « l'espace autobiographique et le décroisement des genres » chez Gabrielle Roy. Il constate que l'auteure manitobaine ne respecte pas « les règles et les canons génériques traditionnels, tend plutôt à rendre poreuses les frontières traditionnelles qui délimitent les genres littéraires, ainsi qu'à remettre en question les rapports habituels prenant place entre la réalité factuelle et sa représentation fictionnelle, en brouillant à dessein les points de repère qui distinguent la fiction de la réalité ». Le critique déroule son argumentaire en abordant la façon dont s'organise l'espace autobiographique dans l'œuvre, citant comme il se doit Philippe Lejeune, et étudie dans un deuxième temps, « comment y sont articulés les rapports complexes » entre les différents genres utilisés par Roy dans les textes analysés. Une question perti-

nente est posée à la fin : l'auteure de *Bonheur d'occasion* participe-t-elle d'une conception de l'écriture qui s'inscrit dans l'esthétique d'hybridité littéraire à l'américaine ?

Dans une étude dont le titre définit bien son objet, Jimmy Thibeault établit d'abord les bases théoriques d'une ré-identification de l'individu à une communauté dans un monde postmoderne composé de communautés reconstituées où opère, cela va de soi, une certaine discontinuité historique. Thibeault passe ensuite au processus de ré-identification tel qu'il se déploie dans le parcours identitaire des personnages créés dans *Le Coulonneux*, le dernier roman de l'auteure franco-manitobaine Simone Chaput. Faut-il défaire les identités fixées par l'Histoire pour arriver à la réalisation identitaire actuelle des nouvelles collectivités ? Ou, comme l'énonce un auteur cité dans le texte : « pour se ré-identifier, une communauté doit(-elle) changer d'histoire » ?

Des États-Unis nous vient un autre pot-pourri d'études, l'une traitant de censure religieuse, une autre, de l'état de la langue et des études en français chez nos voisins du Sud, et la dernière, du survol des multiples problématiques ou de « l'état des lieux » dans les communautés francophones de l'Amérique. Si la plupart des gens, y compris les historiens et les littérateurs, ne savent pas qui sont Joseph Provost et Charles Chiniquy, c'est simplement parce qu'on les a évacués de l'histoire. Leur grand tort, nous raconte Jean Levasseur dans son article portant sur la « censure du protestantisme » au Québec et dans la Franco-Américanie de la seconde moitié du XIX^e siècle, c'est de ne pas faire partie de la majorité catholique francophone des deux côtés de la frontière. Ces vilains protestants s'inscrivent bien dans le tracé du protestantisme au Canada français depuis le début du XVII^e siècle, religion déjà marginalisée à l'époque, mais encore moins cependant que ne le seront ces deux larrons par l'ultramontanisme à la M^{gr} Bourget. Ces deux personnages, l'un pasteur et écrivain, l'autre grand apôtre et promoteur de la tempérance, absents des livres d'histoire, même des mieux cotés et des plus récents, retrouvent leur place ici, accompagnés de commentaires percutants sur l'histoire qui a toujours su choisir ses exclusions...

Joseph Garreau, de son côté, nous fait vivre le périple de la langue française en « Amérique » dans « L'état des études françaises aux États-Unis revisité ». Le sous-titre « du déclin au défi » place d'emblée la problématique soulevée qui n'est pas sans avoir des résonances dans l'autre partie de l'Amérique nordique ! De « langue de culture » hautement valorisée – John Adams, le deuxième président des États-Unis, par exemple, en fait un signe nécessaire d'accomplissement pour un « American Gentleman and Lady » –, jusqu'aux mouvements philosophiques et littéraires plus récents de l'après-guerre qui continuent de lui accorder un « sursis de prestige », la langue française aujourd'hui a perdu son « aura de distinction ». Le déclin actuel se traduit, entre autres, dans les chiffres (au profit de l'espagnol) et dans la perte de signes dénotant une francité présente et valorisée. Il faut voir la façon dont Joseph

Garreau propose de relever le défi d'une reconquête du français en Amérique...

Dans ses « Considérations sur la vitalité de la francophonie panaméricaine », un article-recension qui prend son point de départ dans la publication des actes du 18^e colloque du CEFICO (Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest) sur « l'état des lieux et enjeux » de cette francophonie étudiée à l'échelle de l'Amérique, Ghislain Clermont nous fait naviguer dans cette grande mer de la francophonie nord-américaine en s'appuyant sur les 24 textes qui y sont présentés et qu'il commente et résume avec concision, savoir et savoir-faire. On y retrouve les problématiques liées à la mondialisation, à l'identité, à la création dans un tel contexte, à l'américanité, au rapport langue-culture-territoire, et ainsi de suite. Une excellente synthèse qui nous offre un survol saisissant de cette francophonie éparpillée sur cet immense territoire de terre et d'eau...

* * *

La préparation d'un volume comme celui-ci ne se fait pas sans la participation d'une équipe qui prête son concours à cette sorte de mécanique bien huilée aux différentes étapes dans la chaîne de production... Je tiens à remercier d'abord les membres du comité de lecture qui continuent à fournir généreusement assiduité, compétence et rapidité d'exécution à l'évaluation des dossiers : Raoul Boudreau (Moncton), Leslie Choquette (Worcester, Mass.), Estelle Dansereau (Calgary) et Pierre Karch (Toronto). Des remerciements spéciaux sont aussi dans l'ordre des choses à l'égard de notre collègue de l'Université Laurentienne de Sudbury, Georges Bélanger, qui s'est occupé encore cette année du dossier des recensions, et qui nous quitte après douze ans de dévouement à la revue, après avoir été de tous les combats et productions depuis le premier numéro.

Le secrétariat au CRCCF de l'Université d'Ottawa continue à jouer un rôle de première importance dans la production de *Francophonies d'Amérique*. Je me permets d'en identifier les principaux actants dont la compétence et l'efficacité dans leurs rôles respectifs rendent possibles nos tâches : hommages et merci spécial à notre ministre des finances, Francine Dufort Thérien, et à l'assistante aux services de rédaction, Monique Parisien-Légaré ; à Francine Bisson, la nouvelle responsable de la section « Publication récentes et thèses soutenues », pour sa collaboration précieuse et méticuleuse ; et surtout à France Beauregard qui, comme secrétaire de rédaction, fournit non seulement qualité à une quantité remarquable de travail, mais reste la pierre de touche, le contact toujours présent et efficace pour à peu près toutes les activités de la revue.

Hommages et remerciements à nos universités-partenaires (nommées à l'intérieur de la page couverture), qui assurent le financement de la revue, et au Regroupement des universités de la francophonie hors Québec, qui nous permet de publier un deuxième numéro par année. Remerciements également aux Presses de l'Université de Toronto (avec les Presses de l'Université d'Ottawa), qui ont assumé la responsabilité de la publication de la revue et maintiennent rigueur, qualité et échéances.